

Le mythe de l'Atlantide

Pierre Vidal-Naquet dans Collections de l'Histoire n°8
juin - août 2000

De Jules Verne à Edgar P. Jacobs, le créateur de Blake et Mortimer, en passant par Pierre Benoit, les fanatiques de l'Atlantide se recrutent partout. Pierre Vidal-Naquet raconte ici les métamorphoses successives de ce continent légendaire.

L'Histoire : Historien de l'Antiquité, vous vous êtes passionné pour l'Atlantide. Cela peut surprendre, car l'Atlantide, de nos jours, recrute plutôt parmi les amateurs de romans de science-fiction, ou de bande dessinée, sans compter nombre d'illuminés.

Pierre Vidal-Naquet : C'est que l'Atlantide a une histoire, et même une lourde histoire, susceptible de nous en apprendre beaucoup sur la manière dont l'Occident a pensé ? et pense encore parfois ? ses origines. Certes, à première vue, l'Atlantide ne fait pas sérieux, encore qu'elle ait fourni un beau sujet à des oeuvres dignes d'intérêt.

Souvenez-vous du capitaine Nemo découvrant ses ruines englouties au long des « vingt mille lieues sous les mers » . Prenez les nombreux récits fantastiques mêlant à qui mieux mieux Aztèques, Égyptiens, Atlantides souterraines et Martiens-Atlantes revenus sur le monde qu'ils ont quitté jadis. Voyez la belle Énigme de l'Atlantide d'Edgar P. Jacobs, un classique de la BD. Je pourrais multiplier les exemples.

Ce seul dossier, enrichi des noms prestigieux de Francis Bacon, le penseur et homme politique anglais 1561-1626, auteur de la célèbre New Atlantis , publiée en 1627, ou de William Blake 1757-1827, poète visionnaire, suffirait à légitimer un travail d'historien, surtout helléniste, puisque le « coupable » - j'ai, bien entendu, nommé le philosophe grec Platon - vient tout droit de l'Athènes classique !

L'historien s'aperçoit que le choix d'une thèse sur la nature et la postérité du continent englouti, parmi toutes celles qui prolifèrent depuis la Renaissance, engage une philosophie de l'histoire, une conception du pouvoir et une théorie de la souveraineté nationale. Dans l'Atlantide, en effet, et depuis la fin de l'Antiquité, ce sont ses origines que recherche l'Occident.

L'H. : Platon est le premier à conter l'histoire de ce continent mythique.

P. V.-N. : Bien sûr. C'est dans deux oeuvres composées quand il était sexagénaire, le *Timée* et le *Critias*, que, pour la première fois, vers 355 avant J.-C., on trouve mention et description de l'Atlantide.

Platon narre un récit fait au législateur et poète athénien Solon, « le plus sage des sept sages », par un vieux prêtre de la déesse Neith, à Saïs en Égypte. Solon vient de raconter ce qu'il croit être les plus vieilles légendes de l'humanité grecque, mais les Athéniens, précise ce prêtre, ne connaissent pas leur propre histoire, qui est consignée dans les archives égyptiennes. D'après ces archives, l'Égypte est civilisée depuis huit mille ans et Athènes depuis neuf mille ! Elle fut « une cité modèle », accomplie, terrienne et par conséquent guerrière.

Or cette très ancienne Athènes a dû affronter un anti-modèle, l'Atlantide, puissance énorme et insulaire, « plus grande que l'Asie et la Libye [l'Afrique] réunies ». En perpétuelle évolution, ce royaume, fondé par Poséidon pour y abriter les enfants qu'il a eus de la nymphe Clito, les Atlantes, devient tout à la fois un royaume de la mer et un royaume du mal, deux notions voisines, jumelles même, aux yeux de Platon.

L'Atlantide est naturellement une puissance impériale qui, pour être située à l'ouest, n'en évoque pas moins la Perse des guerres médiques vers 490-480 av. J.-C.. Elle lance à l'assaut de la Méditerranée ses vaisseaux et ses soldats, et se heurte à l'armée d'Athènes. Celle-ci l'emporte, mais un déluge engloutit vainqueurs et vaincus. L'Atlantide disparaît dans l'océan qui porte encore aujourd'hui son nom. Elle n'existe plus que dans les archives et les mémoires des Égyptiens. Athènes, elle, a survécu, mais réduite au squelette de l'ancienne cité.

Grâce au prêtre de Saïs, Solon rapatriera son héroïque histoire, qu'il transmettra à Critias, alors dans l'enfance, et donc à ses descendants, dont Platon est un des plus notoires. Bien évidemment, cette antique cité modèle est bâtie selon les principes du philosophe...

Or ce conte, l'auteur du Timée et du Critias nous le présente non comme une fiction, mais comme la vérité : « Une parole assurément étrange mais absolument vraie », écrit-il. Ces mots seront traduits dans toutes les langues du monde et justifieront tous les délires réalistes à propos de l'Atlantide.

L'H. : Quelle est votre interprétation de ce mythe ?

P. V.-N. : Je suis venu à cette question en 1956, après avoir entendu Fernand Robert, illustre professeur en Sorbonne, établir un parallèle entre l'Atlantide et la Crète minoenne du II^e millénaire avant J.-C. En narrant l'épopée atlante, Platon songeait, selon lui, à la Crète minoenne. Fernand Robert ne croyait certes pas à une « vraie » Atlantide : il pensait simplement que celle-ci exprimait, sous l'artifice mythique, une mémoire grecque de l'organisation politique des Crétois d'antan.

Cela ne me paraissait pas tenir debout. Le texte platonicien me semblait essentiellement politique : pour moi, l'Atlantide, c'était tout bonnement l'Athènes du Ve siècle avant J.-C., l'Athènes impérialiste des contemporains de Platon, que le philosophe oppose à l'Athènes primordiale de sa république idéale. J'ai passé plusieurs années à travailler là-dessus avant de pouvoir établir les faits. Platon donne à sa philosophie les allures de l'histoire. Il inaugure, si l'on ose dire, l'« effet de réel » indispensable au roman historique. Il fournit à l'auditoire une image susceptible de lui faire saisir une réalité trop difficile à concevoir.

L'H. : Comment expliquer la prodigieuse fortune que l'Atlantide connut par la suite ?

P. V.-N. : Je me suis posé cette question au fur et à mesure que j'explorais le thème. Un premier axe de recherches renvoyait à l'Atlantide platonicienne : pourquoi ce mythe ? A quoi sert-il dans le débat sur la république idéale ? Le second concernait les lecteurs de Platon. Par quel prodige se sont-ils tous passionnés

pour le problème de la localisation et de l'origine des habitants du continent englouti ? Je découvrais que l'historiographie ? l'étude de nos manières successives de « faire » l'histoire ? en dit long sur l'arrière-boutique d'une culture ou d'une civilisation. Avec l'exemple de l'Atlantide, j'ai été servi.

Je disposais, au départ, d'une fable politique. Je me trouvais, à l'arrivée, confronté à une série de spéculations : l'Atlantide fonctionnait depuis la Renaissance, et surtout depuis le XVIII^e siècle, comme un mythe fondateur des identités nationales, que chacun s'ingéniait à récupérer.

L'H. : Vous avez donc suivi les métamorphoses du mythe de l'Atlantide...

P. V.-N. : Disons, schématiquement, que les premières métamorphoses importantes du mythe de l'Atlantide surviennent au moment où le christianisme s'impose, aux II^e et III^e siècles ap. J.-C., engendrant un certain nombre de conflits mentaux. Comment faire tenir ensemble deux « histoires » des origines, l'une gréco-romaine, l'autre judéo-chrétienne ? Rude travail, qu'accomplissent deux Pères de l'Église, Clément d'Alexandrie fin du II^e siècle et Eusèbe de Césarée au IV^e siècle.

Le terrain se trouvait d'ailleurs en partie préparé par les Juifs d'Alexandrie, de longue date hellénisés et habiles à dissenter sur Moïse et Platon. Moïse devant nécessairement avoir Platon pour disciple et être antérieur à la guerre de Troie afin de prouver la priorité du judaïsme et, par suite, du christianisme sur l'hellénisme chrétien. Jusqu'au Discours sur l'histoire universelle en 1681 de Bossuet, le prestige et la grandeur de l'hellénisme se trouvent ainsi fondés sur la Bible.

Mais durant le premier millénaire, nos Atlantes restent en veilleuse. A cela, une bonne raison : nul n'a vraiment besoin d'eux. Les peuples en mal de légitimité disposent d'une généalogie autrement prestigieuse : celle d'Israël. Car, une fois tombé l'Empire d'Occident¹, où donc les « barbares » vont-ils puiser pour se donner une respectabilité ?

Christianisés, voire complexés par le prestige méditerranéen, les Francs et les Wisigoths vont prendre la relève du Peuple élu, déchu

de sa primauté depuis l'exécution du Christ, et prolongent, chacun pour leur compte, l'élection d'Israël. Dès 672, le roi wisigothique Wamba a reçu, pour la première fois en Occident, une onction royale inspirée du modèle israélite. Les Francs suivront bientôt, puis les nations naissantes d'Europe. Ainsi, tant que les divers royaumes se disputent l'héritage biblique, le judaïsme garde une place centrale dans le système des rêveries d'origine.

Dans la France médiévale, les identifications avec le Peuple élu se panachent avec quelques autres, dont la fameuse filière troyenne. Chaque aristocratie « barbare » va s'imaginer issue de tel ou tel Troyen. Elle cesse ainsi d'être « barbare », récupérant à son profit le prestige gréco-latin. Tout cela forme une nébuleuse qui reste dominée par une certaine image d'Israël. J'insiste toutefois sur cette discrète, mais tenace, généalogie troyenne, hellène ou romaine, mal reliée au modèle biblique. Elle servira de relais aux nouveaux montages que se cherchera la Renaissance.

L'H. : Une Renaissance qui coïnciderait ainsi avec la « renaissance » de l'Atlantide ?

P. V.-N. : Tout à fait. L'Atlantide, nous l'avons vu, se tient depuis plusieurs siècles en réserve de la légitimité. On ne l'oublie pas complètement ; elle persiste en sourdine. Elle va brusquement retrouver sa gloire grâce à deux événements : la découverte de l'Amérique puis la montée des Lumières.

Souvenons-nous, en effet, de ce prodige : l'Amérique ! Une terre nouvelle, un monde radicalement étranger, une multitude d'interrogations. Qui sont ces hommes, ces « Indiens » ? D'où viennent-ils ? Comment interpréter ce nouveau monde, cette terre de toutes les promesses, brusquement surgie de nulle part ? Comment, enfin, se familiariser avec cette insolente incursion du différent ?

Encore respectueux de l'autorité biblique et soucieux de maintenir l'idée d'une unicité de la race humaine, nous sommes tous fils d'Adam, la plupart des beaux esprits vont chercher dans un écrit apocryphe, le IV^e Esdras, l'histoire des Dix Tribus perdues d'Israël, des Tribus qui se seraient séparées des Douze avant l'installation en Terre promise et qui seraient parties vers des pays inconnus. Les Indiens d'Amérique descendent tout bonnement, selon eux, de

cette lointaine subdivision du tronc commun. On pouvait aussi, comme le fait Jean de Serres au XVI^e siècle, expliquer l'Atlantide par le pays de la Bible.

Mais on pouvait interpréter l'Amérique sans la Bible. On retrouve ici l'Atlantide : la terre découverte par Colomb est un reste du continent qu'évoquaient le Timée et le Critias .

Au début du XVII^e siècle, Francis Bacon sera peut-être le dernier à offrir une synthèse de toutes ces tensions et quêtes d'identité culturelle en associant, dans la New Atlantis , Juifs, Grecs et chrétiens pour la plus grande merveille de son Utopie. L'Utopie, la Cité parfaite, est une vision, un vœu. Francis Bacon, comme jadis Platon, n'y croit pas un instant. Mais l'Occident se passionnera bientôt, on le verra, pour une interprétation moins composite de l'Atlantide.

L'H. : Pourquoi les États européens à la recherche d'une identité nationale se sont-ils alors toqués de l'Atlantide ?

P. V.-N. : Vous savez dans quel état se trouve l'Europe après les chocs violents du XVI^e siècle, la Réforme, la désagrégation de la Chrétienté médiévale et l'effondrement du puzzle impérial germanique. Il y a partout une immense nostalgie de l'Autorité fondatrice, une violente avidité de Légitimité exclusive. Le thème de l'élection, le syndrome du Peuple élu, reprennent toute leur vigueur, mais les références bibliques n'ont plus un prestige aussi fort que les références classiques, gréco-latines. Certains vont donc avoir leur divine surprise : l'Atlantide. Le peuple qui, parmi les peuples d'Europe, fut jadis atlante est le Peuple élu à la suprématie humaniste, en savoir et en dignité.

C'est un moment crucial dans l'évolution du thème. Ce montage reçut sa caution d'un des plus grands esprits du XVII^e siècle, le Suédois Rudbeck 1630-1702, savant par ailleurs tout à fait digne d'admiration. Il établit, à l'aide d'incroyables contorsions érudites, la primauté absolue de la Suède, championne de toutes les Origines. Le pays du roi Gustave-Adolphe, nous apprend-il, descend tout droit de l'Atlantide, héritier direct de Noé - encore le Déluge - via Japhet le lapêtos des Grecs et son fils Atlas.

C'est délirant, direz-vous, mais ce n'est pas méchant. Pierre Bayle 1647-1706, l'exilé de Rotterdam, le précurseur des philosophes du XVIIIe siècle, ne se priva pas d'en rire. Le prestige de Rudbeck, toutefois, était énorme. Tout le monde s'y mit, en particulier du côté germanique où l'identité nationale constituait un véritable traumatisme. Avec Rudbeck, s'annoncent les traits de l'Atlantide des Lumières.

L'H. : Une Atlantide contre la Bible, cette fois-ci.

P. V.-N. : Oui, Rudbeck désire ardemment la fusion des lignées fondatrices bibliques et classiques. Mais, de 1670 à 1800 environ, un effort constant se poursuit, tendant à déchristianiser et donc déjudaïser les fondements du savoir et du pouvoir. Car si l'on met à mal le prestige de l'onction et de la filiation de David, le roi perdra son caractère sacré et l'absolutisme son « aura ». Les savants et les philosophes vont pour cela user et abuser de Platon.

Ils le feront d'abord et surtout en cosmologie. Car l'Atlantide permet d'en finir avec le Déluge, qui ne sera plus pour les hommes des Lumières la légende de Noé mais un fait scientifique fondé sur cette évidence : l'Atlantide est antédiluvienne. Un « cinglé » du Déluge, Nicolas Boulanger 1722-1759, homme pour qui les Déluges successifs et cycliques expliquaient tout, fit de ces inventions la « chose-cachée-depuis-le-commencement-du-monde ». A la fin du XVIIIe siècle, Delisle de Sales, membre de l'Institut, en fit le cœur de sa Philosophie de la nature .

Il fut le dernier atlantomane « sérieux ». Bientôt les retours aux sources suivront plutôt les voies de la linguistique « indo-européenne », avec nos fameux Aryens². C'est une autre vaste question, où les doctes délirent aussi de temps à autre. Mais sans l'Atlantide et sans Déluge.

L'H. : Mais l'Atlantide réapparaît dans la tradition occultiste ?

P. V.-N. : Certainement. A compter du XIXe siècle, le mythe de l'Atlantide est cultivé chez les ésotéristes, les mystagogues et autres illuminés qui traversent le siècle, en marge du savoir officiel, mais taraudent d'autant plus certains esprits en quête de principes de légitimité nationale.

L'Histoire philosophique du genre humain résume à peu près, chez Fabre d'Olivet 1767-1825, toutes les contradictions et rêveries des Lumières en dégénérescence. Les Juifs ne sont pas, selon lui, tout à fait aussi juifs qu'on le croit : ils sont « celto-atlantes » ! Moïse, leur réformateur, fut l'un des plus grands initiés de la sagesse antédiluvienne. Se greffe là-dessus un lot de généalogies fantastiques où Moïse, Orphée et « Foë » c'est-à-dire le Bouddha finissent d'une manière ou d'une autre par transmettre aux croyants des divers peuples de l'Univers la vénérable tradition des Atlantes antédiluviens.

C'est un étonnant exemple de panatlantisme. A l'exception de Fabre d'Olivet, les atlantomanes du romantisme n'éprouvent aucun goût pour cette universelle communion. Nos fanatiques de l'origine veulent une Grande Allemagne, une Grande Suède, voire - j'ai trouvé un cas - une Grande Occitanie. Sans mélanges. Et toujours par l'Atlantide, bien entendu. Chaque théoricien s'acharne, en ce domaine, à ruiner les prétentions du pays rival pour s'adjuger le certificat d'authenticité.

Dans son Mythe du XXe siècle, dès avant la prise du pouvoir par Hitler, le théoricien nazi Rosenberg 1893-1946 affirmait à son tour que les Atlantes avaient engendré les Germains. Ce n'était pas très neuf, mais il ne s'en tenait pas là. Jésus, cet étranger, ce Galiléen, n'était pas juif ! Jésus était atlante, cousin germain - c'est le cas de le dire. Après la prise du pouvoir par Hitler, ce sont des professeurs, des maîtres de l'université qui développent ce thème. De manière tout à fait exceptionnelle, l'Atlantide revient dans des sphères dont elle avait été exclue définitivement autour des années 1850.

L'H. : Vous insistez souvent sur le fait que l'Atlantide, au cours du XIXe siècle, se mue en fantasme.

P. V.-N. : Que le tableau des atlantomanes ne nous abuse pas ! Il y eut de longue date, et dès avant le romantisme, des sceptiques en ce domaine : Montaigne, par exemple, au XVIe siècle, ou Bayle, nous l'avons vu, au siècle suivant. A partir des années 1860, la rupture entre l'Atlantide platonicienne et l'Atlantide fantasme est consommée. En 1841, un philosophe français, disciple de Victor Cousin, Thomas-Henri Martin, publiait une Dissertation sur l'Atlantide, où il faisait le point des identifications proposées

depuis des siècles, montrait leurs faiblesses et déclarait :
« L'Atlantide appartient à un autre monde qui n'est pas le domaine de l'espace mais celui de la pensée. » Du coup, le débat savant ne portera plus sur la localisation réelle de l'Atlantide mais sur le modèle politique auquel songeait Platon en inventant sa civilisation fabuleuse.

Celle-ci s'engloutit donc à nouveau, et définitivement, mais dans l'imaginaire.

Pour notre bonheur, lorsqu'il s'agit du capitaine Nemo ou de Blake et Mortimer. Vous y remarquerez, en passant, la curieuse continuité des vieilles rêveries, jadis savantes. L'Atlantide des romanciers vit sous la terre, sous la mer ou dans l'au-delà des étoiles, rejoignant le thème des Martiens. On trouve les Atlantes en compagnie des Aztèques, des pharaons et des robots. Qui s'en plaindrait ?

L'H. : Y a-t-il une morale à cette histoire ?

P. V.-N. : La moralité ce pourrait être : l'histoire mode d'emploi. A quoi sert l'histoire ? Qu'attend-on de sa « science » ? Comment peut-elle se fourvoyer dans le guêpier des justifications par l'origine ? J'ai parlé de Rosenberg. C'est le cas le plus monstrueux. Mais on peut aussi se livrer, sans recourir à l'Atlantide, à toutes les constructions imaginables. Dès lors que l'on souhaite sanctifier son ascendance, le modèle peut fonctionner avec les Martiens ou les Templiers, au lieu d'Atlantes.

L'Atlantide, toutefois, représente sans doute le lieu imaginaire le plus plastique et le plus efficace, puisqu'il se lie dès l'origine, dès Platon, à l'excellence grecque, à la sagesse philosophique. Sa figure peut, mieux que d'autres, gérer les graves tensions nationales auxquelles a été confronté l'Occident au fil des siècles. Nous y suivons, avec un certain vertige, le perpétuel basculement du religieux au politique et du politique au religieux.

Quand le nazi Rosenberg voudra effacer toute présence du judaïsme dans les fondements de l'Occident, il lui faudra trouver un peuple matriciel, selon lui plus éminent, pur de toute trace biblique. L'Atlantide aura, au fil des siècles, suffisamment évolué pour lui permettre son tragique bricolage. Il faut croire qu'une des victimes au moins a pénétré au cœur de ce délire, puisque j'ai pu montrer que « W », l'île mystérieuse que Georges Pérec a située au large

des côtes du Chili dans son roman *W* ou le souvenir d'enfance , pouvait être identifiée à la fois à Auschwitz, où est morte la mère de Pérec, à Olympie et à l'Atlantide.

Propos recueillis par Jean-Maurice de Montremy.

1. A partir du Ve siècle de notre ère, Rome subit les attaques répétées des peuples barbares, notamment wisigoths. En 476, ils pillent Rome et défont le dernier empereur d'Occident : cette date correspond à la fin de l'Empire romain d'Occident.

2. Au XIXe siècle, s'est constitué le mythe d'une race supérieure, issue d'un peuple de l'Antiquité qui occupa le nord de l'Inde, et qui représentait l'élément pur et supérieur de la population blanche. Il a inspiré les théories raciales des nazis.